

LE GRAND LEO, LE JEUNE



C'est cela : « JE SUIS CELUI QUE TU ATTENDS/ JE SUIS CELUI QUI T'AIME TANT. » Ces deux vers — et leur mélodie — inscrits dans ma mémoire depuis... combien d'années ? L'enfance au moins ! Je demandais aux amis le nom de l'auteur, inlassablement. L'un d'eux me dit un jour qu'il s'agissait d'une très ancienne chanson de Léo Ferré, jamais enregistrée sur 33 tours. Et voici le nouveau disque de Ferré. Et j'entends : « JE SUIS CELUI QUE TU ATTENDS »...

Le texte est livré dans la pochette, avec ces deux vers imprimés en capitale, comme soulignés par l'auteur à l'intention de quelqu'un. Bref, tout Léo, toujours prenant à témoin la terre entière... Mais ma fidélité est heureuse.

Trois jours d'enregistrement en juillet ! Et voilà quinze chansons où l'on retrouve le vieux, moulinant avec une canne-épée en direction de passions de jeunesse : « Le vieux », il n'aime pas qu'on l'appelle ainsi. « Je suis pas vieux, je fais des choses et basta ! Elles sont pas vieilles, mes choses ! » C'est à peu près ce qu'il m'a fait répondre lorsque, l'hiver passé, j'ai souhaité l'intégrer dans une série d'articles. L'idée était que, dans notre société — aseptisée ou, disons, de merde — où les jeunes ne sont censés penser qu'au pognon, à la réussite, au pouvoir, à la gagne, à se plier, à être conforme, il n'y a que les ancêtres qui aient encore quelque chose à dire et qui créent du désordre, de l'âme.

Léo m'a envoyé paître mais je ne retire rien : ces temps-ci, il n'y a que les vieux qui soient jeunes, Léo, tu n'y peux rien !

Ecouter Ferré, c'est apprendre que la révolte ne peut être qu'inextinguible. Et aussi quelques autres extravagances : « Il n'y a plus rien à attendre de l'homme muselé, de l'homme parqué, fiché et souriant à l'aventure du vedettariat. » C'est en 1956 qu'il écrivait ce compliment qui décrivait assez bien l'homme des années quatre-vingt. Le bouquin s'intitulait *Poètes, vos papiers !* Aujourd'hui, il dirait « Touche pas à mon poète ! » Il s'agissait d'un fouillis comme une colère noire, zébré de coups d'épée brillant comme des coups de clairons. « Il faut être médiocre, c'est la seule chance qu'on ait de ne pas gêner autrui. » Cela dit sans doute à l'intention des petits marquis de notre univers médiatique. Et pour les artistes : « Le poète d'aujourd'hui doit être d'une caste, d'un parti ou du Tout-Paris. » Actuel, non ?

Le disque. Nous y retrouvons — et jusqu'au pathétique, parfois — les obsessions et les manières du — comment le nommer ? — du maître. L'orchestre symphonique comme une revanche ; la dèche, comme un thème qui vous transperce jusqu'à l'os et dont on ne se remet jamais ; les éditeurs, n'en parlons pas ; et les vieux copains, et la révolte, et l'amour car « JE SUIS CELUI QUE TU ATTENDS ». Après quelques disques où il ouvrait

sans contrôle les vannes d'une parole peut-être un peu trop torrentueuse, me semblait-il, voici un Ferré — qu'il me pardonne — revenu à Ferré. Et nous avons, en prime, un Apollinaire et un Rimbaud. C'est bien Ferré, c'est bien lui.

Il était ces jours-ci à Marseille, inaugurant le théâtre Tourny flambant neuf, qu'un de ses proches, Richard Martin, a réussi, à force d'acharnement (une quinzaine d'années, une grève de la faim, tout un tas de bagarres), à arracher à l'indifférence de l'establishment.

Et Léo chante au Dejazet. Courez-y, salopards de spectateurs sans mémoire et sans imagination ! Il faudrait lui faire un triomphe car, public ingrat, tu sais très bien que Léo c'est le plus grand et qu'il t'a donné : *l'Etang chimérique, Mon Camarade, le Bateau espagnol, l'Affiche rouge, les Métamorphoses du vampire, la Mémoire et la Mer*, et cinquante autres chansons. Cinquante chefs-d'œuvre, si je sais compter sur mes doigts.

Nous l'aimons. Nous l'aimons aussi parce que, s'il fut quelquefois un brin démonstratif et provocateur, il ne fut jamais une carpette du show-biz ni des médias. Et il n'émascula jamais son propos, son inspiration, sa révolte, sa tendresse. C'est l'autre versant de l'impudeur de Ferré. Très peu d'artistes peuvent monter, le front haut, dans ce Panthéon en plein vent. D'autres sont passés sous les portes et sont devenus si transparents que leur gloire est un grand silence sonore. Merci Léo.

Ah oui, la voix tremble un peu. Mais c'est qu'on a dans les soixante-quinze berges, tout de même, soixante-quinze môles, ne le répétez pas. Mais oui, Léo, tu es beau. Car tu es jeune comme un voilier repartant encore un coup sur la mer des oreilles.

Ah ! fallait voir ça, jeunes gens, quand la chanson, vergues et voiles, était la meilleure métaphore du vaisseau de haut-bord ! Et d'un doigt, d'un souffle, Léo vous le mettait au vent, le trois-mâts, et la mer frémissait comme un cœur, domptée, complice... Le vieux, là-haut, il fallait voir comme il te faisait virer de bord le théâtre pour nous amener mourir dans des anses d'eau douce. Mais je te parle de ça, gamin, c'était quand on n'avait pas du goudron dans les oreilles.

Et le chanteur, il avait les yeux fixés sur l'infini. Il ne voyait rien d'autre qu'une ligne d'horizon. Les yeux qui clignotent à cause des étoiles. De l'éternité salée dans la chevelure. Vieux, moi ? Pas vieux, hein ! Ecoute-moi ça : « JE SUIS CELUI QUE TU ATTENDS... » Et il courait, de théâtre en théâtre, monter les marches de la mer. Et il court encore. Tu vas voir...

JACQUES BERTIN

Léo Ferré,
au théâtre Dejazet, jusqu'au 25 novembre. Tél. : 42 74 20 50
Les Vieux Copains, disque compact EPM.